Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 17

Artikel: De l'importance des virgules
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225234

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Autrefois je n'aurais pas osé ouvrir la bouche, mais grâce à ma bonne inspiration, je lui répondis : « Tu voudrais peut-être que je verse des ruisseaux de larmes, parce que tu vas au cercle ?... Non !... j'aime bien avoir aussi mon petit moment de liberté : tu sais, quand les chats sont loin... »

Jules resta au moins deux minutes avant de pouvoir rattraper son souffle. Je l'ai laissé tout entier à son ébahissement, et sortis de la chambre en entonnant un petit refrain qui résonna gaîment dans ma cuisine.

Au bout d'un moment, la porte s'entr'ouvrit et une voix très douce me dit gentiment: « Elisa, je sors un instant, je rentrerai de bonne heure. »

A dix heures, heure indue pour un habitué du cercle, mon mari se glissait dans le lit conjugal. Rentré trop tôt, il eut à mon service quelques aménités qu'il n'avait pas eu le temps de débiter aux jolies sommelières. Tout en bâillant et en lui présentant mon dos dans sa plus belle courbe, je lâchais quelques phrases que j'avais un peu l'air de prononcer en rêvant :

« Quelle scie que la vie, disais-je, surtout la vie d'une femme mariée !... Ne serait-il pas plus simple de ne pas se marier, de vivre quelque temps ensemble, et si ça n'allait pas,... au revoir, la compagnie ! On aurait au moins un peu de changement, tandis que toujours la même figure, c'est à crisper les nerfs ! »

Je frémissais en songeant à ce qu'eût dit ma mère, qui m'avait inspiré un grand respect pour le saint état du mariage, si elle m'eût entendue.

— Elisa, me répondit mon seigneur et maître, ta conduite d'aujourd'hui me surprend ; tu avais un air si indifférent quand je suis parti, et maintenant tu te ris du mariage, tu foules aux pieds les instructions de ta mère (notez, chère amie, qu'il déteste sa belle-mère). Eh bien, de deux choses l'une : ou tu fréquentes en mon absence de mauvaises compagnies, ou tu lis des romans !

— Mais, mon pauvre homme, que tu es pourtant vieux jeu ! répliquai-je, tu vois du mal où il n'y en a pas. Je prépare tes repas, je soigne tes mioches, je me couche longtemps avant toi, ce qui fait que tu trouves la place toute chaude, et tu te plains encore !... Eh bien ! vrai, tu n'es pas commode.

Là-dessus je m'endormis du sommeil du vainqueur. Et voulez-vous croire que depuis ce jour-là je ne tremble plus devant mon mari. Il reste tous les soirs à la maison, et je crois que décidément c'est moi qui porte les culottes. Ce brave ami a assez souvent l'air de s'ennuyer, il *tauque* de temps en temps et il bâille plus souvent qu'à son tour.

Moi, je ris sous cape en le voyant de temps à autre ouvrir la moitié un œil et m'observer avec un œil inquiet. Je me figure alors qu'il guette si je ne vais pas me sauver pour faire quelque niche... m'en aller peut-être au cercle !...

La morale de tout ceci, chère voisine, est que vous ne devez pas comme cela vous laisser abattre. Vous porterez encore la culotte, je vous le garantis. Croyez-moi, ayez l'air indigné contre le *Conteur Vaudois*, dites à votre moitié que rien n'est plus laid qu'une femme qui n'est pas soumise à son mari, comme l'Ecriture l'ordonne; que ce *Conteur Vaudois* devrait être banni de toutes les familles ; bien plus, vous le refuserez la première fois qu'il paraîtra.

Et votre mari content d'avoir ainsi gagné la partie, croira de porter les culottes.

. . . . . .

Vous savez, madame, je vous passerai mon *Conteur* tous les samedis soir.

***

Tout en remerciant l'auteur de la spirituelle correspondance qui précède, nous le prions de vouloir bien nous indiquer son adresse exacte, désirant lui faire une communication.

Un loup de mer. — On interroge l'ami Marius, de Marseille :

— Alors, vous êtes le seul survivant d'un naufrage ? Racontez-moi donc comment vous avez été sauvé ?

Et Marius, avec simplicité :

— Ah ! ben, j'avais raté le bateau !

LAHARPE A STAPFER

(Suite.)

VI.

Il est doux de pouvoir s'épancher dans le cœur d'un ami, qui vous comprend et ne témoigne pas cette indifférence gênée que l'on rencontre souvent, marque infaillible de l'égoïsme, dans le cœur de l'homme. Les lettres se prêtent merveilleusement aux confidences, aux assurances de toutes sortes, tandis que les conversations... *Verba volant scripta manent.* En l'absence de l'interlocuteur, les bons sentiments affluent... à moins que...

De Paris, le 14 mars 1809, Laharpe faisant un retour sur lui-même, se demande si, dans les circonstances où il a été placé, son action fut heureuse, si ses efforts ont répondu à ses désirs ; tout cela surtout à propos de son ancien élève devenu le tsar Alexandre Ier. Laharpe serait-il en proie à une crise de neurasthénie, comme on dirait aujourd'hui :

« ...Je devrais voir pris mon parti sur bien des choses, il me semble même quelquefois qu'il en est ainsi ; et voilà tout à coup que je m'affecte comme si je ne devais pas être préparé, comme si je n'avais pas depuis longtemps la certitude que lorsqu'une proposition est une fois bien établie, les corollaires doivent suivre d'eux-mêmes. Après tant d'années sacrifiées, non pour acquérir des honneurs, le pouvoir ou des richesses, mais pour opérer le bien un peu en grand, il serait cruel d'avoir la destinée de Sénéque et je ne vois pas cependant qu'il soit possible de m'y soustraire; car je ne pense pas que le philosophe romain ait regardé l'ouverture de ses veines comme un malheur, après avoir vu son élève descendre du rang où l'avait placé l'éducation qu'il lui avait donnée. Dans une pareille position, il faut bien se soumettre aux coups du sort, seulement l'instituteur doit prendre quelques précautions pour mettre à couvert son honneur lorsque les âges suivants demanderont à son disciple un compte sévère de sa conduite, lorsque les principes et les leçons seront placés avec les œuvres dans les balances de l'inexorable... »

N'est-ce pas là l'indice d'une conscience délicate plus que celui du découragement ? Se préoccuper du résultat des efforts pour procurer à d'autres le plus de bénéfices possibles ! Laharpe aperçoit à peine sa personne pour concentrer sa vue, les moyens de servir utilement sa patrie.

L'Odéon jouait alors une pièce, « Christophe Colomb », de Lemercier. Il y eut à la première représentation des bagarres entre des soldats de l'empereur et des étudiants. Laharpe, « trop ami de la paix », ne se pressera pas, dit-il, d'aller voir ce spectacle, interdit après la seconde représentation. Il se tourne vers de toutes autres préoccupations, vers ...la minéralogie et la chimie, concluant mélancoliquement qu'il s'y est pris trop tard pour en entreprendre sérieusement l'étude, sa passion d'encyclopédiste ayant été sans cesse contrecarrée par les circonstances de la vie :

« Il faudrait posséder une collection, l'étudier avec soin selon diverses méthodes, aidé de la chimie, et surtout il faudrait aller prendre la nature sur le fait, parcourir plaines et montagnes sous peine de demeurer minéralogiste de cabinet comme tant de gens le sont dans les grandes villes... »

Ah ! si c'était à recommencer, il se garderait bien d'être précepteur ou révolutionnaire :

« Si j'étais plus jeune, j'irais oublier au milieu des montagnes, parmi les roches et les plantes, les occupations de mon âge mûr, je tâcherais de compenser par quelques travaux utiles la perte de tant d'années vouées si inconsidérément à former des hommes influents ou à ranimer des peuples abâtardis... »

C'est dans cette lettre que nous apprenons l'origine des « Mémoires de Frédéric-César Laharpe », écrits par lui-même, mémoires bien incomplets sur certains points, de l'aveu de l'auteur, qui ne se proposait pas de les écrire ; il le fit sur l'insistance tenace de Henri Zschokke : « Il me persécuta dans le temps pour lui envoyer un mémoire sur mon individu... » Seulement, lisez ceci : « ...et comme j'avais été traité en ballon ou à la Sancho, je le lui envoyai, mais il modifia beaucoup de choses qu'il aurait dû et pu laisser, quoique je n'aie pas à me plaindre de ce qui me concerne personnellement. »

L. Mogeon.

UNE REPONSE INATTENDUE

(Histoire tout ce qu'il y a de plus authentique, et donnée sans aucune arrière-pensée d'irrespect pour qui que ce soit).

A l'examen d'histoire biblique, M. le pasteur de l'Eglise nationale, empêché de procéder à l'examen d'histoire biblique, a prié son collègue de l'Eglise libre, avec lequel il est en excellents termes, de le remplacer. M. le pasteur de l'Eglise libre, tout heureux de cette marque de confiance, s'empresse de rendre le service demandé.

Vers la fin de l'examen, vient le tour d'un gros garçon, retardé, et qui a suivi le programme avec les petits. Il est censé parler des Hébreux construisant les pyramides d'Egypte. Il reste bouche bée et l'examinateur, bienveillant, cherche à le sortir d'embarras en lui posant des questions.

— Voyons, mon garçon, tu sais ce que c'est que les pyramides d'Egypte ?

— Oui, m'sieu.

— Bon ! Sais-tu ce qu'on a retrouvé dans ces fameuses pyramides ?

— ...

Pas de réponse.

— Tu ne sais pas ça ? C'est pourtant bien facile. Je vais t'aider. Voyons, on y a retrouvé des mô..., des mô...

L'écolier, bouché, ne parvient pas à deviner le mot « mômies » que M. le pasteur de l'Eglise libre veut lui faire dire.

— Voyons, mon garçon, c'est si facile. Des mô... des mô...

Enfin, l'élève, fier d'avoir trouvé, d'un ton triomphant :

— ...des mômiers ! ! ! ...

Artillerie lourde. — Pour son anniversaire, Gœthe recevait de ses admirateurs des souhaits de santé et de bonheur, généralement en vers. Un jour, arrive une pièce de circonstance particulièrement exagérée. L'auteur louait le génie gœthien de façon dithyrambique, il faisait de Gœthe un véritable dieu et comparait sa puissance créatrice à celle du Tout-Puissant lui-même.

— Les autres, dit Gœthe en souriant, m'envoient des fumées d'encens, mais celui-là me lance vraiment l'encensoir à la tête.

DE L'IMPORTANCE DES VIRGULES

IL serait, croyons-nous, difficile de trouver un plus plaisant exemple que le suivant, du danger de mal distribuer les virgules dans un texte. Voyez quel sens grotesque donne à cette phrase le déplacement de quelques-uns de ces signes de ponctuation :

« Le jeune homme entra sur la tête, un chapeau de taille aux pieds, des souliers vernis sur son front, un sombre nuage à la main, une canne d'ébène à la pomme sculptée dans ses yeux étincelants, une menace muette »

Ce serait faire injure à nos lecteurs que de rétablir dans son sens normal cette phrase cocasse, d'ailleurs créée tout exprès pour être défigurée.

Un critique, probablement malintentionné, dut s'en souvenir quand, en l'année 1858, parut *Le Roman d'un jeune homme pauvre*, du célèbre romancier Octave Feuillet.

Il se contenta de l'annoncer, comme suit, sans aucun commentaire :

« Signalons enfin à nos lecteurs :

LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME,

pauvre livre de M. Octave Feuillet. »

Or, le romancier, dont l'amour-propre était fort chatouilleux, se fâcha. Et l'affaire faillit se terminer par un duel.